

## **Jean et Marie-Louise DUFRENOY, deux grands intellectuels et humanistes, bienfaiteurs de l'Académie d'agriculture de France**

par Christian **Ferault**  
Membre de l'Académie d'agriculture de France  
Ancien Vice-Secrétaire  
Directeur de recherche honoraire de l'INRA

Jean Dufrenoy (1894-1972) a été un chercheur et un enseignant de premier plan, s'intéressant à de multiples aspects de la biologie végétale, mais privilégiant la pathologie, la génétique et la physiologie avec pour idée directrice l'interprétation cytologique des phénomènes pathologiques.

Il partagea ses activités entre la recherche agronomique et l'enseignement supérieur, à Bordeaux, en Louisiane puis en Californie, avant d'être professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers de Paris en 1954.

Il est l'auteur, entre 1916 et 1972, de quatre ouvrages et de 358 publications dans des revues éclectiques de haute qualité.

Membre de nombreuses Sociétés savantes de France et des Etats-Unis, il fut élu membre de l'Académie d'agriculture de France en 1957.

Au-delà de ses travaux associés à ses responsabilités successives, il est reconnu comme un grand humaniste et un enseignant hors-pair à la très vaste culture et à la pensée à la pointe des idées. Il fut aussi un aquarelliste de qualité.

Sœur de Jean Dufrenoy, Marie-Louise (1898-1976) fut professeure de littérature française à l'Université de Berkeley, et est auteure de cinq livres sur l'Orient romanesque et de 132 articles.

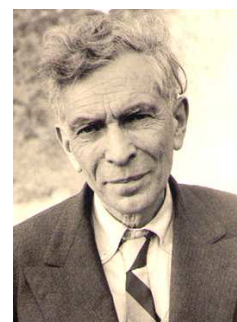
En mémoire de son frère, et en partenariat avec l'Académie d'agriculture de France, elle créa en 1973 un Prix destiné à récompenser chaque année les travaux d'un chercheur.

Puis, en 1975, elle institua l'Académie sa légataire universelle, permettant ainsi l'attribution annuelle de bourses à de jeunes doctorants ou chercheurs.

Jean Dufrenoy naît, à Paris, le 13 juin 1894, dans une famille de la grande bourgeoisie éclairée qui a donné, en un siècle et demi, une femme de lettres, Adélaïde, un éminent minéralogiste, Armand, co-auteur de la carte géologique générale de France et Georges, peintre de talent. Il est élevé dans une stricte tradition morale et chrétienne.

Admis en 1913 à l'Institut national agronomique, il ne peut intégrer l'Ecole en raison de graves problèmes de santé. La guerre éclate et il demeure, réformé, avec sa famille, à Arcachon. Il nouera alors, dans ce contexte, un attachement profond au Sud-Ouest.

Jean poursuit cependant des études de biologie et de chimie à la Faculté des sciences de Bordeaux dont il est licencié en 1918 puis intègre



Jean Dufrenoy  
Photographie vers 1956

l'INA l'année suivante. Ingénieur agronome en 1921, et après avoir déjà publié des observations originales dans différentes Revues, sa rencontre, rue Claude-Bernard, avec le Professeur Fron est déterminante pour la suite de sa carrière : il s'engage définitivement dans la pathologie végétale qu'il élargit délibérément à la cytologie, la génétique, la virologie – science alors à part – la biochimie, la statistique et l'informatique, faisant vite culminer et pour longtemps sa pensée en réussissant des disciplines qui lui paraissent liées.

Parallèlement, il maîtrise l'anglais et s'intéresse fortement aux civilisations anglaise et américaine. Avec sa licence en poche, il soumet deux « papiers » à des Journaux anglo-saxons !

Dès cette époque, il se montre clair dans son écriture, informateur de premier ordre et véritable « écrivain scientifique » ainsi que le signalera Pierre Chouard.

### Un chercheur fécond

A sa sortie de l'INA, il accepte un modeste poste de technicien à l'Institut de la recherche agronomique d'alors qui dispose de très peu de moyens.

Il est affecté à la Station de Pathologie végétale de la rue d'Alésia ce qui lui permet de rencontrer Etienne Foex et de partager son temps entre des missions provinciales consacrées à des maladies des agrumes et de l'orme, et Paris où il peut travailler à sa thèse de doctorat d'Etat ès sciences consacrée aux tumeurs des pins qu'il soutient en 1925 après avoir mené moult contacts de grand intérêt avec des universitaires et des chercheurs, notamment Alexandre Guillermond, figure de la cytologie en plein renouveau, Magrou pour la microbiologie à l'Institut Pasteur et Grollet en pathologie comparée.

Jean reçoit ensuite la mission d'étudier les maladies de dépérissement du châtaignier et du noyer à l'ouest et au sud du Massif central. Les ressources sont modestes et il doit même acheter de ses propres deniers le terrain expérimental ! C'est le début de la station de Brive dont la direction lui est confiée. Il y restera dix ans, pratiquant de nombreuses introductions et réalisant des hybridations à une époque que l'on peut qualifier d'« épopée » dans la lutte contre la maladie de l'encre. Son contact aisé avec toutes les parties concernées facilite les avancées.

Troisième étape, celle de l'Institut expérimental des Tabacs à Bergerac, créé en 1922 par le SEITA, au sein duquel il rencontre d'innombrables problèmes de phytopathologie dont ceux de virologie auxquels il va se consacrer avec enthousiasme. C'est là qu'il met en œuvre sa passion pour les recherches méthodologiques de statistique qui ira en s'amplifiant.

### Les aventures américaines

A cette époque, Jean Dufrenoy, déjà reconnu comme un brillant et prometteur sujet, est retenu pour une proposition de bourse de la Fondation Rockefeller. Il part, en 1928, pour l'Université Cornell et est comme ébloui par ce qu'il y trouve, notamment en génétique et en biométrie, avec en plus la cordialité de ceux qui le reçoivent et l'efficacité pratique qu'il ressent vite sur place.

Il amplifie ses études sur les aspects cytologiques *in vivo* des maladies par carences minérales et étudie l'hypersensibilité associée à l'infection par certaines rouilles.

A son retour en France, il est nommé directeur de la station IRA de la Grande Ferrade à Pont-de-la-Maye. Toujours le Sud-Ouest, avec de lourdes responsabilités qui le prennent jour et nuit selon des témoins de l'époque. Avec Pierre Chouard et Louis Genevois un trio est formé qui dépasse bien avant l'heure les frontières entre la Recherche et l'Université de Bordeaux. C'est une période très féconde de production d'articles de grande qualité, ce qui ne l'empêche pas d'accepter en 1933/1935 une seconde bourse, cette fois à l'Université de Californie... moment qui correspondra aussi à la venue et à l'installation progressive de sa sœur Marie-Louise.

A la fin des années 30, il devient aussi Maître de conférences à la Faculté des sciences de Bordeaux, au poste de Pierre Chouard, après un stage de statistique à Londres auprès du Professeur Fisher. Il assume avec bonheur et fécondité toutes ces responsabilités.

Juste avant le début de la Seconde Guerre mondiale, il reçoit une nouvelle offre américaine de « professorat d'échange » en Louisiane, à Bâton-Rouge, pour une année. Il s'embarque avec sa sœur qui, elle, rejoint Berkeley.

Ce nouveau séjour américain durera... quinze ans !

Pendant la période des hostilités, il s'ingéniera à transmettre aux Français les avancées de la science en Amérique dont une bonne partie passera par... la « Revue Horticole ».

En Louisiane, il enseigne et fait des recherches de physiopathologie, spécialement sur la canne à sucre, un bon « modèle » ! Mais les conditions devenant difficiles, il se retrouve vite à Berkeley au service de la firme pharmaceutique Cutter avec la mission d'innover au plus vite en matière d'industrialisation de la production de pénicilline dont combattants et populations civiles ont tant besoin.

En utilisant des déchets d'usines qu'il complète et au prix d'un travail acharné, il obtient des rendements records qui lui valent même des félicitations du « War Department ».

La paix revenue, il est nommé professeur à la Faculté de pharmacie de Berkeley en charge des antibiotiques, des modificateurs de croissance des végétaux et des pesticides. Une nouvelle aventure qu'il déploiera avec talent une petite dizaine d'années à proximité de sa sœur Marie-Louise.



Echolake, Californie  
Aquarelle de Jean Dufrenoy, s.d.

### **Au Conservatoire national des Arts et Métiers**

En 1954, Jean Dufrenoy rentre en France pour prendre la succession de Pierre Chouard à la tête de la chaire d'Agriculture du CNAM. Une gageure en plein Paris où il faut susciter l'intérêt d'auditeurs déjà engagés dans des activités professionnelles ! Il y réussit très bien – et les témoignages sont unanimes – en faisant de l'informatique et des statistiques les leviers de ses messages relatifs à l'agriculture, élargis à une signification plus générale.

Au CNAM, l'amphithéâtre d'agriculture est bondé et le maître déploie des trésors d'activité et de dévouement auprès de ses élèves enthousiastes [l'auteur de ces lignes en rend compte].

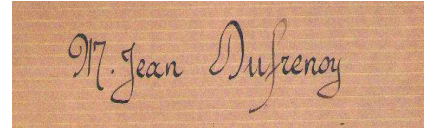
Atteint par la limite d'âge en 1964, il poursuivra huit années son enseignement au Centre associé de Nice, au voisinage de sa résidence devenue principale de Saint-Paul-de-Vence.

### **L'Académicien respecté**

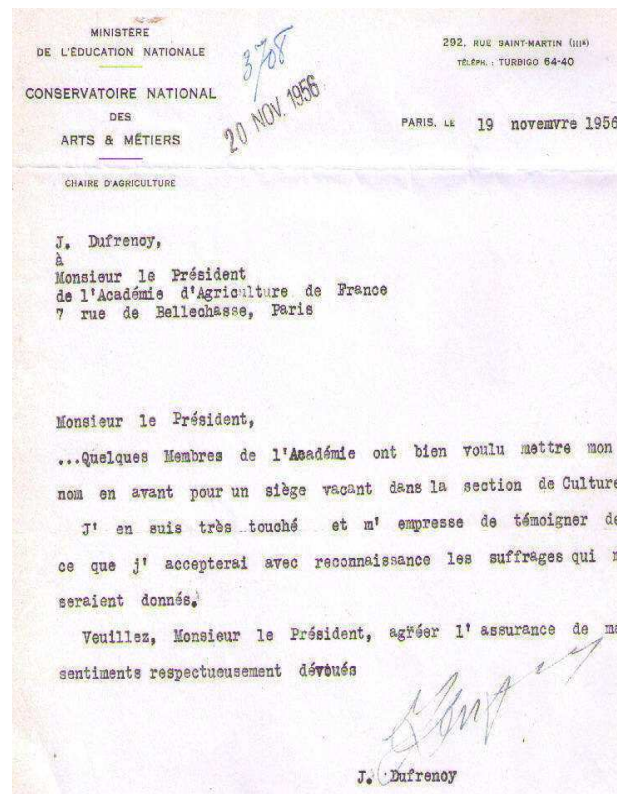
Membre de nombreuses Sociétés scientifiques américaines, après avoir fait partie des Sociétés françaises de Biologie et de Statistique, Jean Dufrenoy est élu Membre titulaire de

l'Académie d'agriculture de France le 28 novembre 1956, dans la section des Cultures (décret du 14 janvier 1957, Journal officiel du 18 janvier).

Son dossier est abondant et témoigne de beaucoup d'activités au sein de la Compagnie au sein de laquelle il fera 32 exposés originaux, présentera 73 ouvrages et 57 notes établies par des chercheurs, un ensemble marquant dans les « Comptes Rendus ».



Recto du dossier académique de Jean Dufrenoy.

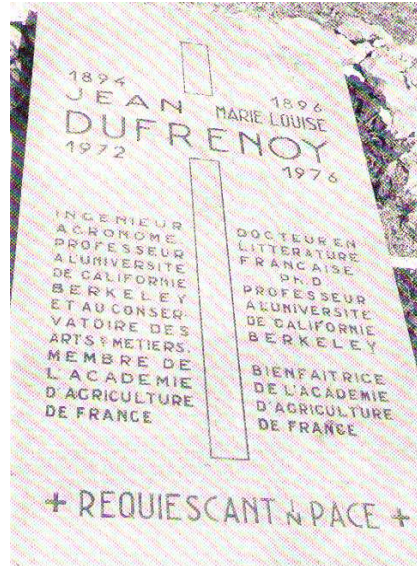


Lettre de Jean Dufrenoy au Président de l'Académie, par laquelle il fait acte de candidature ... de façon détournée.

Pierre Chouard, dans son hommage suite au décès de Jean le 12 mai 1972, indiquera qu'« ...il fut parmi nous le modèle de l'assiduité, de la courtoisie et de la bonne grâce, associées à la vivacité et à la spontanéité de son tempérament si sensible, retenu par une grande maîtrise de soi ».

Jean Dufrenoy aura été, sur l'ensemble de sa carrière, l'auteur de quatre ouvrages et de 358 publications dans des Revues éclectiques mais de haute qualité.

Tombe de Jean et Marie-Louise Dufrenoy  
à Saint-Paul-de-Vence



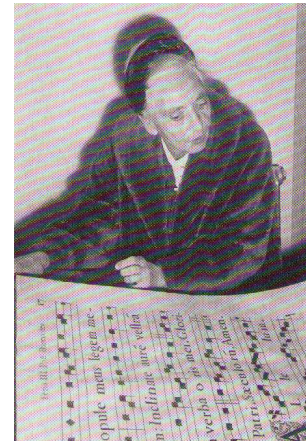
**Marie-Louise Dufrenoy**  
« Si cela ne va, on le fait aller »

Marie-Louise Dufrenoy naît à Paris le 31 octobre 1898, quatre ans après son frère Jean.

A la suite de son baccalauréat, elle étudie la philosophie en Sorbonne, la peinture qui lui permet de révéler ses talents d'aquarelliste et le violon.

Mais auparavant elle a vécu, associée à une chute de ski en Suisse, aux conséquences mal soignées, lui laissant une infirmité et des souffrances jusqu'à la fin de ses jours, une période qui l'obligera ensuite à se dépasser, adoptant la maxime placée ici en exergue.

Dans l'après-guerre, elle mène, à l'image des femmes de son milieu, une vie sociale active et se consacre à ses arts préférés. Elle semble rapidement trouver des limites à cette existence somme toute facile.



Marie-Louise Dufrenoy, s.d.

**Le départ et l'installation en Amérique**

Très liée à son frère, elle profite d'une invitation de celui-ci à l'Université de Californie afin de travailler sur les maladies des agrumes, pour s'y rendre elle aussi. Elle arrive aux Etats-Unis le 16 janvier 1933, une date capitale pour elle, début d'une très longue présence de trente-quatre ans à Berkeley surtout et aussi à Bâton-Rouge. Une démarche originale à cette époque pour une femme

de trente-cinq ans, mais qui restera toute sa vie très attachée à sa patrie d'origine. Jean aura sans doute été le catalyseur de cette venue ainsi que le support, et jouera auprès d'elle, dans une grande affection mutuelle, un rôle de guide écouté.

A Berkeley, comme auparavant en France, elle est très proche des préoccupations de Jean et collabore à ses travaux et publications scientifiques – pour un effectif de trente-sept –, les premières portant par exemple sur les phytophthorées, le dépérissement des noyers, la cytologie des infections virales ou le périodisme en horticulture, les suivantes étant plus générales – et surtout en anglais – à l'image de l'histoire de la mélamine, la viande dans l'histoire de la chimie ou l'histoire des tulipes « Perroquet », sans oublier des productions associées aux statistiques, aux prévisions et à la prospective si chères à son frère.

Sur place, elle-même se consacre aux lettres et à la philosophie, obtenant vite un « *master of arts* » puis un *Ph.D.* en langues et littératures romanes. Assistante au département de français dès 1937, elle devient ensuite professeure associée puis professeure ... jusqu'à son éméritat en 1967.

### Une enseignante-chercheure très impliquée

Marie-Louise partage son temps entre enseignement et recherche.

Exégète de Colette, de Gide, de Malraux et d'Henri Faucillon devant ses étudiants, elle dispense des cours riches d'aspects culturels variés, bien disposée en cela par son parcours préalable et la vaste palette de ses activités antérieures.

Elle participe et communique à l'occasion de nombreux congrès en matière d'histoire de la littérature et de philosophie et, au cours d'une année sabbatique en 1958/59, elle intervient à Strasbourg et à la Sorbonne sur « L'idée de progrès et l'Orient philosophique ».

Quant aux publications associées à ses propres travaux de recherche, elles sont dans la ligne de son travail de thèse. Ses œuvres majeures sont constituées par trois livres ayant pour titre : « L'Orient romanesque en France, 1704-1789 », parus en trois tomes en 1946, 1947 et 1975, pour un total de plus de 1 400 pages.

Elle a ainsi toute sa vie, même si on ignore les raisons de son choix initial, approfondi avec ténacité un sujet sans limite, plein d'agrément et de fantaisie galante dans ses composantes de tous ordres, à partir de plus de sept cents titres de publications et de 350 autres sources.

Extrayons de ce travail magistral et reconnu comme tel la phrase suivante :

« ... l'Orient romanesque n'est pas seulement une introduction à une science et à un art : c'est une aventure de l'esprit, car il représente le premier véritable effort d'assimilation de la matière orientale par les Occidentaux ».

Par ailleurs, elle jouera un rôle très actif au sein de la Société des Professeurs français en Amérique (SPFA), créée en 1904 pour encourager l'enseignement du français et mieux faire connaître le patrimoine spirituel et intellectuel de notre pays. Une Fondation culturelle « Jean et Marie-Louise Dufrenoy *Scholarship Fund* » a d'ailleurs été instituée par Marie-Louise au sein de cette Société.

1967 sera l'année qui permettra une réunion permanente avec Jean, rentré, lui, en 1954 afin de prendre en charge son enseignement au CNAM. Ils seront, plus tard, souvent présents dans leur résidence préférée à Saint-Paul-de-Vence, dénommée « La Bastide rouge ».

Au total, Marie-Louise aura produit cinq ouvrages et cent trente-deux articles entre 1927 et 1975, ces derniers dans des revues également éclectiques, le plus souvent de niveau international.

Elle sera faite officier d'Académie en 1954 et chevalier de la Légion d'Honneur quatre ans plus tard.

Ainsi que l'écrivait Roger Blais le 21 novembre 1979, dans nos Comptes Rendus « ... Il faut voir chez Marie-Louise comme une revanche de l'esprit sur un corps mutilé ».

### Bienfaitrice de l'Académie

Au lendemain du décès de Jean, Marie-Louise fonda le prix Jean-Dufrenoy « ...prix annuel... attribué à un chercheur, âgé de préférence de moins de quarante ans, dont les travaux ont été inspirés en quelque mesure par l'œuvre de Jean Dufrenoy... » dont elle honorera de sa présence, tant qu'elle l'a pu, la remise.

Mais, comme l'a indiqué l'auteur précité, « Ce n'était là que des prémices, par testament olographe en date du 22 juillet 1975, déposé chez Maîtres Séjournant et Guérin, notaires associés à Paris, elle avait institué l'Académie d'Agriculture de France sa légataire universelle ». Une décision évidemment prise à deux, sans avoir à faire de conjecture superflue.

Marie-Louise décède, à Paris, le 6 juin 1976 et repose avec son frère à Saint-Paul-de-Vence.

Tous deux auront poursuivi, au cours de leurs vies une quête de la vérité dans leurs disciplines : les lettres, les arts et les sciences, « une quête dans une communion fraternelle, au sens d'un accord de dilection entre deux êtres ; quête éclairée chez tous deux par la même espérance » (*ibid*).

\*\*\*

Marie-Louise et Jean Dufrenoy sont très présents à l'Académie avec d'abord la grande salle du second étage de notre hôtel qui porte leurs deux prénoms et nom, ensuite par le Prix annuel au nom de notre Confrère, attribué chaque année par la Commission académique sur proposition des sections, enfin à travers les bourses de recherche (depuis 2014, en association avec le Crédit Agricole de l'Ile-de-France Mécénat) aux deux prénoms et nom « attribuées à de jeunes chercheurs inscrits en vue de la préparation d'un doctorat ou à des techniciens inscrits dans des formations avancées de promotion et poursuivant des travaux originaux ».

\*\*\*

Plusieurs Confrères ont puissamment contribué à maintenir et prolonger le souvenir des œuvres de Marie-Louise et Jean parmi lesquels on doit citer : Roger Blais, Pierre Chouard et Pierre Rouveroux, sans oublier par ailleurs Louis Genevois, professeur honoraire de l'Université de Bordeaux.

Il peut paraître surprenant qu'aucun ouvrage ne leur ait été – pour l'instant au moins – consacré, mises à part les deux plaquettes d'« Hommages » de qualité publiées par l'Académie en 1979 (selon la volonté de la légataire) et 1980.

\* Les clichés proviennent du dossier académique de Jean et des « Hommages ».